

TOPONYMIE ET URBANISATION

Catherine TAINE-CHEIKH

Linguiste

Chargée de recherche au CNRS

Dynamique du Langage, UMR 5596, CNRS-Université de Lyon II

Les noms de lieux sont susceptibles d'avoir un sens, mais celui-ci très souvent nous échappe. En Mauritanie, même si les toponymes ne sont pas extrêmement anciens, ils sont fréquemment aussi opaques que dans les pays de très vieilles civilisations, car les importants mouvements de population ont laissé derrière eux, comme des balises perdues en mer, des toponymes de langues oubliées.

Dans le cas des villes, cependant, la situation est en partie différente. Le développement urbain étant récent, on peut retrouver beaucoup plus facilement le sens des toponymes et tenter de mettre à jour les diverses stratégies de dénomination. Il s'agira donc ici, non de tendre à une description exhaustive, mais de choisir, parmi les informations dont nous disposons, celles qui révèlent des types d'appellations spécifiques et sont donc susceptibles de livrer des informations pertinentes.

LES VILLES "TRADITIONNELLES"

Si l'on met à part les villes modernes de Nouakchott, Nouadhibou et Zouérat — dont la naissance est liée étroitement à la période de l'Indépendance (années 60) —, les autres villes ne constituent pas un groupe véritablement homogène, puisque certaines cités sont anciennes de plusieurs siècles alors que d'autres ont été fondées, ou ne se sont développées, qu'avec la période coloniale.

Les villes anciennes

Comme l'ont écrit C. Toupet et J.-R. Pitte (1977, p. 115), la Mauritanie ne vécut jamais une très brillante civilisation urbaine. Les villes d'Aoudaghost, de Koumbi Saleh et d'Azougui connurent de multiples avatars et disparurent à tout jamais ; la toponymie actuelle n'a même pas conservé le nom des deux premières. D'autres cités comme Togba, dans le R'kiz, et Kasr el-Barka, au pied du Tagant, sont aussi éteintes¹. Qui dit "cités anciennes de Mauritanie" pense essentiellement à Chinguetti, Ouadane, Tichitt et Oualata — même si une cinquième ville, Aoujeft, vient (pour des raisons plus politiques que scientifiques) d'être classée tardivement dans ce groupe.

¹ Cf., dans ce même Fascicule, l'article de G. DÉSIÉ-VUILLEMIN : *Les villes sahariennes dans leur évolution et leur rôle*, pp. 67-76.

Tichitt, chef-lieu de département du Tagant, aurait été construite à partir de 1141-42/538 H. Mal desservie par les moyens modernes de communication, c'est une ville très isolée qui se meurt doucement. Le nom de *tīšīt*, aux consonances berbères évidentes, est celui qu'on donne aux incrustations d'argent dans le bois d'ébène — l'une des spécialités des bijoutiers maures — mais, selon la tradition, c'est le toponyme qui aurait donné son nom à ce type d'artisanat (et non l'inverse).

Ouadane, qui a été fondée, dit-on, la même année que Tichitt, dériverait son nom du mot arabe signifiant “deux lits de rivière” (*wādān*). Les précisions selon lesquelles ces deux oueds seraient “l'oued des dattes” et “l'oued des sciences” sont tout à l'honneur de la cité (et surtout de ses lettrés !) mais certainement à prendre avec réserve, ainsi d'ailleurs que les récits de fondation de la ville, qui ne sont pas dénués de contradictions. Il est d'autant plus difficile de se faire une idée précise des débuts de la cité que, malgré sa position sur l'axe occidental du trafic caravanier transsaharien, elle n'est pas mentionnée par écrit avant le milieu du XV^{ème} siècle (et quand les Portugais la citent, pour le commerce de l'or, ils l'évaluent à 300 feux).

Pour s'en tenir aux grandes lignes de l'historiographie locale², Ouadane aurait été fondée postérieurement à la prédication armée des Almoravides, sur les ruines de diverses cités réputées noires, Bafour ou berbères massoufites. On ne peut pas dire que les noms de Tiftil, Kawlana ou Tâmgouna soient, de ce point de vue, très explicites ; mais ceux de Ligsayr el-khâli (*lā-kṣar al-xâli*) et de Tiriqbayat le sont beaucoup plus, s'ils sont réellement les (sur)noms, respectivement, de Tiftil et Kawlana, puisqu'ils signifient tous deux “le petit village en ruine” — le premier, en dialecte *ḥassāniyya*, et le second, en *azer*³. De cet imbroglio entre ville ancienne, ruines et ville nouvelle, on peut peut-être se faire une idée à travers l'histoire plus récente de Ouadane, encore lisible dans les pierres.

L'ancienne mosquée — premier bâtiment, dit-on, de la ville — occupe une position excentrée, au pied du monticule rocheux sur lequel est construit l'ensemble de la vieille ville. Aujourd'hui à l'état de ruines, elle a cessé progressivement de fonctionner à la suite d'un conflit tribal autour de l'imamat et a entraîné dans son déclin celui de tout le vieux quartier, les maisons voisines se vidant peu à peu de ses habitants. À partir des années 1820-1830, la présence de la mosquée concurrente, en haut de l'éminence rocheuse, a certainement joué un grand rôle dans l'implantation des nouveaux quartiers. Quoi qu'il en soit, après avoir été construite (“en une semaine” ! ...) au nord-est de la vieille ville, elle s'est retrouvée, au fil des années, en plein centre-ville, avant de paraître à nouveau excentrée — mais cette fois vers l'ouest ! ...

Ce lent “déplacement” des lieux habités est d'autant plus remarquable que Ouadane est un centre urbain au tissu très dense — selon le type ksourien décrit par A.W. Ould Cheikh⁴ —, entourée d'une enceinte fortifiée très sûre qui résista à toutes les forces étrangères jusqu'à l'arrivée des Français. D'où l'idée, chère à ce sociologue, d'un mariage de tout temps entre ruine et (re)construction, ... mais peut-être est-ce là un reste d'esprit nomade au sein de la ville !

Le XX^{ème} siècle n'apporta pas de grands bouleversements à Ouadane. On notera surtout

2 Pour plus de détails, cf. Abdel Wedoud Ould CHEIKH et Bruno LAMARCHE, 1996.

3 *L'azer* est une langue “mixte”, mélange de berbère et de soninké.

4 Chinguetti et Ouadane ont une “structure urbanistique de vieux ksour densément blottis autour de leurs mosquées. Avec leurs ruelles étroites et tortueuses, leurs nombreuses impasses, leurs maisons basses et sombres à base de matériaux locaux, leur quasi-absence de places et d'espaces communautaires autres que la mosquée, leur relative homogénéité sociologique en ce sens qu'elles n'étaient peuplées que de ressortissants de deux ou trois tribus dont l'installation présentait quelque degré d'ancienneté” (Ould CHEIKH et LAMARCHE, 1996, p. 76).

l'installation de l'administration (école et dispensaire) sur le flanc sud de la *baḥa*⁵, à l'emplacement de l'ancien village de la Kawlana, alors que la ville elle-même continuait son extension sur le plateau.

On situe la fondation de la ville de Chinguetti — elle aussi associée à une cité plus ancienne aujourd'hui disparue (celle d'Abweyr) — en 1261-62/660 H. L'étymologie probable du toponyme (*šəngêti* < *singede* “puits du cheval” — du soninké : *si* “cheval” + *n* “de” + *gede* “cheval”⁶) ouvre une porte sur un lointain passé mal connu. Des onze mosquées qui, selon certains lettrés, auraient existé autrefois, il n'y a pas trace en dehors de la mosquée actuelle. Située au cœur de la cité, cette mosquée (l'une des plus anciennes) rassemble autour d'elle le plus vieux quartier de la ville : c'est le *kṣar* où les maisons — aujourd'hui abandonnées et en ruines pour la plupart — se présentaient de l'extérieur, ainsi qu'à Ouadane, comme des forteresses. Assez ancien également, mais encore presque entièrement habité, est le quartier appelé (pour des raisons peu claires) *əl-bəqea*, c'est-à-dire “la zone, la région”.

À nouveau c'est sur l'autre rive de la *baḥa* — qui partage Chinguetti en deux — que se sont installés les bâtiments officiels, mais ils ont entraîné cette fois à leur suite l'installation de nombreux commerces et des nouvelles infrastructures. Ce secteur moderne de la ville porte le nom de *əd-dalea* (litt. “côte (os)”, mais surtout “plateau rocailleux”), ce qui fait probablement référence à la topographie des lieux.

Dans le plan de Chinguetti établi par un étudiant⁷, d'autres noms de quartiers apparaissent de part et d'autre des deux centres, ancien et moderne. On peut constater que, à l'exception de *tannâra* au sens mystérieux, tous les autres ont un sème dénotatif clair. Sur la rive de la mosquée : *əl-bîr* “le puits (profond)”, *lə-eweyne* “la petite source, le petit puits”, *əl-ḥəvra* “le fossé”, *əl-məftâḥ* “la clé”, *ət-ṭərza* “corde à tenir les bovidés qu'on laisse pendre à leurs cornes” ; sur l'autre (outre *tannâra*) : *bū-egâl* “celui à l'entrave de chameau” et *ən-nxayl* “les petits palmiers”. Il est intéressant de noter la prédominance, dans ces toponymes, du monde référentiel de l'élevage, due, on peut le supposer, au rôle caravanier primordial que jouait Chinguetti par le passé.

De Oualata — dont l'ancien nom serait *bîru* (“hangar”), c'est-à-dire un nom d'origine sans doute négro-africaine (bambara ?), comme *Wālâte* d'ailleurs —, on retiendra surtout une division en quartiers (appelés *zerr* “côté”) faisant clairement référence aux tribus d'appartenance des habitants. On a ainsi *zerr lə-mḥāzîb*, *zerr əš-šorve* et *zerr ideylbe*, le quartier des Mhājîb, celui des Chorfa et celui des Ideylba. Il y aurait, selon mes informations lacunaires, encore un autre quartier ancien, mais il se peut aussi que le quatrième quartier soit le quartier *əl-žedîde* (litt. “la nouvelle”) qui, comme son nom l'indique, est un quartier récent. Là aussi, et c'est instructif, il s'agit du secteur administratif qui s'est construit bien à l'extérieur de la ville ancienne dont il est séparé, cette fois encore, par une *baḥa*.

Les autres petites villes

L'administration coloniale s'est implantée petit à petit sur l'ensemble du pays, transformant en chef-lieu de cercle ou de subdivision ce qui n'était bien souvent qu'un tout petit village, voire

5 *baḥa* : terrain bas et sablonneux servant de lit à un oued temporaire (pour d'autres définitions, cf. C. TAINÉ-CHEIKH, 1989, p. 105).

6 Étymologie donnée par Ousmane Moussa DIAGANA, Professeur de Linguistique à l'Université de Nouakchott.

7 Il s'agit du mémoire de Maîtrise en Géographie soutenu à l'Université de Nouakchott (en arabe) par Ahmed O. Ahmed TELMOUD (1991).

un simple lieu-dit. Ceci peut sans doute expliquer la fréquence des toponymes d'origine berbère (origine avérée ou, à tout le moins, probable) : ainsi Tidjikja (*Tīžakže*) au Tagant, Aleg (*Elâg*) au Brakna, Tamchakett (*Tāmšakkət*) et Kiffa (*Kīve*) en Assaba, Timbédra (*Tānbedğa*) au Hodh, Boutilimit (*Bū-tīlīmīt*) au Trarza... En dehors du dernier lieu, cependant, qui doit son nom à la graminée appelée *tīlīmīt*, les autres étymologies restent obscures.

Rares sont les villes, en fait, qui portent un nom arabe au moment de l'Indépendance. Citons, dans le Hodh, Néma qui signifie "prospérité" en dialecte (*Nəeme*) et Aïoun el Atrous (*əeyūn əl-əatrūs* "les sources du bouc") — souvent abrégé en Aïoun —, par référence aux nombreux points d'eau naturels du lieu. Au Trarza, on peut également expliquer le nom de Méderdra par l'arabe, car *madderdre* (litt. "s'éparpillant" [au fém.]) semble évoquer la nature très meuble du sol.

Dans deux autres cas, des toponymes arabes de nature très descriptive ont failli être adoptés, mais l'usage en a finalement consacré d'autres, à l'origine moins claire. C'est ainsi que Rosso, à l'embouchure du fleuve Sénégal, s'est appelé un temps (surtout chez les Maures) *lə-gwârəb*, c'est-à-dire "les embarcations", tandis que le nom d'Aleg a longtemps été concurrencé par *lə-kdeyye* ("la petite montagne") et *l-gweybīne* ("la petite hyène").

Il se trouve en effet — et c'est tout à fait anecdotique — qu'une jeune hyène fréquentait les parages où furent construits les premiers bâtiments administratifs d'Aleg. Le choix, par contre, d'une élévation comme emplacement à bâtir de prédilection, est tout à fait récurrent ; on en a déjà parlé pour Ouadane et Chinguetti et on le retrouve encore dans bien d'autres cas (à Boutilimit par exemple). C'est peut-être, finalement, la raison pour laquelle le toponyme de *lə-kdeyye* n'a pas été retenu à Aleg : bien adapté pour désigner le quartier administratif, il n'était pas assez spécifique comme appellation de ville, quand celle-ci s'est développée un peu à l'écart des bâtiments officiels.

La plupart de ces petites villes de l'intérieur n'ont cessé de grandir, attirant à elles — durant la colonisation, mais plus encore après l'Indépendance — éleveurs et paysans. Derrière les noms des villes ont alors fleuri des appellations variées, plus ou moins nombreuses, plus ou moins usitées, plus ou moins explicites. En voici quelques exemples.

À Néma, agglomération relativement ancienne, proche de Oualata, les liens sociologiques et historiques entre les deux villes sont sensibles, à la fois dans l'urbanisme et dans la toponymie. Ainsi retrouve-t-on, dans la partie ancienne de Néma, un quartier appelé *zerr ideylbe*, et, dans la partie récente, non seulement *l-ḥayy əl-əidāri* "le quartier administratif" et celui du *qasr əl-əadīle* "le palais de justice", mais aussi celui qu'on appelle tout simplement (et comme à Oualata) *əl-žedīde* "la nouvelle". La seule dénomination un peu surprenante, en fait, est celle de *l-kəlbe* qu'on a pu expliquer, non par *l-kelbe* "la chienne", mais par Koloba — du nom d'un quartier de Bamako où se trouve le palais présidentiel⁸.

Atar (*Aṭār*), fondée au XVII^{ème} siècle, a été préservée du sable par sa situation au pied du grand Dhar de l'Adrâr. C'est une des villes secondaires les plus importantes : ville émirale par le passé, ville de garnison pour les Américains puis les Français, et enfin chef-lieu de région. Parmi les quartiers ou les lieux-dits les mieux identifiés, on citera :

- au nord, le *garn əl-gašbe* (litt. "l'angle de la forteresse"⁹ ou "la corne du tuyau", en

8 Le rapprochement serait arbitraire si l'on n'était pas, à Néma, dans la ville la plus "maliennne" de Mauritanie.

9 À propos des fondations retrouvées à Azougui (non loin d'Atar), on parle également de *gašbe* "forteresse" (dont on attribue la paternité aux Almoravides).

ḥassāniyya) : c'est un quartier assez ancien (sorte de *kṣar* d'Atar), non loin des palmeraies et de la *baḥḥa* ;

- très au sud, le quartier de *Kenewâl* où résidaient jadis les émirs de l'Adrar ;
- à l'est, *mbârke wə-emâra* (litt. "bénie et prospère", si *emâra* n'est pas employée au sens de "cartouche"¹⁰, mais comme déformation de *êmre*) ;
- le quartier du "point-rond" (du français "rond-point") qui constitue le véritable centre de la ville, à côté du marché (appelé curieusement *eḥdjih*) et non loin du *ragg aṣ-ṣle* (litt. "espace dur et plat de la prière") qui est un espace libre pour les grands rassemblements, autour de l'hôpital ;
- le *ragg əl-ḥayye* (litt. "espace dur et plat du bétail"), du nom de l'ancien marché aux animaux devenu, dans les années 50, le quartier des "nouveaux riches" de l'époque (fonctionnaires, commerçants, ...) ¹¹ ;
- enfin, sur la route de Chinguetti, *əḍ-ḍalea* ("le plateau rocheux"), référence topographique déjà rencontrée dans la cité ancienne et qui, cette fois encore, concentre des infrastructures modernes (lycée, aéroport...).

Nous ne pouvons pas situer géographiquement avec précision les autres noms. Certains d'entre eux, qui ne semblent pas d'origine arabe, n'ont pas de sens clairement établi (*aqnemrîd*, *tinêri*, *twey vende*, *tizagge*...). D'autres sont des termes du dialecte *ḥassāniyya*, ainsi : *l-breyze* "la petite place" — le quartier des *ağzāzîr*, les "bouchers" —, *edebây* "le village de huttes en paille" — le quartier des *ḥrātîn*, les "haratin" — et *ivrîqiyye* "Afrique" — un autre quartier de Noirs haratin, près de l'aéroport¹².

Rosso, qui a failli être la capitale de la Mauritanie à l'Indépendance, est une ville beaucoup plus mélangée — surtout beaucoup plus négro-africaine (wolof et pulaar) — que les précédentes et cela se reflète dans les noms (cf. *djorbel* et, sans doute également, *gārak*). Trois noms de quartiers retiendront notre attention — à défaut de pouvoir tous les expliquer : *escale*, terme emprunté au français pour désigner le quartier situé derrière l'embarcadère (c'est un témoin de l'époque ancienne où le commerce fluvial était important), *médina*, terme colonial emprunté à l'arabe littéraire (litt. "ville") et qui a été utilisé un peu partout¹³ pour désigner les quartiers "indigènes" et *ṣaṭâra* (litt. "alignés" en arabe standard) qui s'applique aux quartiers, plus au nord, des anciens bidonvilles.

À Kaédi (*Keyheydi* selon la prononciation maure), les noms des deux quartiers anciens, *tjulde* ("monticule", en pulaar) et *gataga* (du soninké) portent témoignage de l'origine ethnique des premiers villageois. Parmi les quartiers récents, on notera, à côté de *kilingaré* (dont j'ignore l'étymologie) — qui est le nom d'un quartier s'étendant à la sortie ouest de Kaédi —, un terme (déjà rencontré) de l'arabe standard, *l-ḥedida* (litt. "la nouvelle") pour désigner un quartier assez excentré habité par les cadres arabophones, et deux termes empruntés au français, *moderna* et *quartier latin*, pour nommer les quartiers qui ont accueilli infrastructures et logements de fonctionnaires, après l'Indépendance.

10 Certains préféreraient voir dans cette expression une allusion aux activités "chaudes" qu'aurait eues ce quartier dans les années 60.

11 Les noms de rue qui furent attribués à l'époque n'étaient pas utilisés, même pour le courrier. On ne se référait pas à l'"avenue de l'Indépendance", mais aux noms des habitants les plus connus : *dâr Ehl-Kâmra* ("la maison des Kamara"), *dâr Ehl-Ḥamodi* ("la maison des Hamodi") ou par rapport à leurs maisons.

12 Il est patent que *edebây* est un quartier plus ancien que *ivrîqiyye* car le statut des *ḥrātîn* connoté dans le premier terme est bien différent — et bien inférieur — à celui que connote le second.

13 L.-J. CALVET, 1994, p. 74.

LES VILLES MODERNES

En Mauritanie, trois villes se distinguent des autres, par leur histoire et leur organisation, du fait en particulier de leur rôle économique. Elles ont, sans doute plus que toute autre, connu un développement démographique important allant de pair avec un brassage ethnique et social significatif.

Les villes du Nord

Du cas de Nouadhibou (celle dont on parle souvent comme de la capitale économique de la Mauritanie), nous ne retiendrons que quelques points, mais ils sont caractéristiques. Tout d'abord, on se souviendra qu'en 1968 on l'appelle encore Port-Étienne : le toponyme français n'est donc abandonné que fort tardivement au profit d'un nom nettement plus exotique *nwādību* qui, en zénaga (le berbère de Mauritanie), signifierait, d'après Mokhtar Ould Hamidoun, "le terrier du chacal". Le second point à noter est l'influence ancienne des Canariens. C'est donc — cas exceptionnel en Mauritanie — par l'espagnol que l'on peut expliquer, semble-t-il, deux des toponymes les plus connus de Nouadhibou, d'une part celui de Cansado, d'autre part celui de Tcherka. Le premier ("fatigué" en espagnol) est le nom du quartier où l'ex-Miferma ("Mines de Fer de Mauritanie", actuelle SNIM) logeait son personnel de cadres et d'agents de maîtrise, tandis le second est l'appellation du vieux quartier au bord de la mer entre l'aéroport et le port.

L'étymologie de Zouérat, la seconde ville minière du Nord, nous mène cette fois du côté arabe : *zweyrât* signifie "petites dunes" en dialecte *ḥassāniyya*. Agglomération elle aussi récente, elle s'est développée autour des activités de la Miferma, à côté de Fort-Gouraud rebaptisé Fdérik après l'Indépendance. C'est une ville construite sur le modèle du coron européen auquel elle emprunte tous les signes extérieurs de classement (jardin, type de voiture, etc.). On se retrouve donc avec des noms de quartiers très particuliers, fortement descriptifs (socialement, économiquement ou ethniquement), et souvent d'étymologie française.

Dès l'époque de la Miferma, on a eu d'une part les logements de luxe appelés *dyâr an-nṣâra* (litt. "les maisons des Européens", spécialement des Français) qui constituent le quartier central, derrière le cinéma ; d'autre part les logements des cadres, dans le *quartier-cadres* (O.-N.O.) ; enfin les logements des agents de maîtrise (de 1 à 6) désignés précisément comme *dyâr M 4*, *dyâr M 5*... Cependant on se réfère à l'ensemble de ces différents lots comme du quartier *l-ḥeyt* (litt. "le mur"), par opposition au quartier *ura l-ḥeyt* (litt. "derrière le mur") — celui des baraquements — car la Miferma a construit un mur de 3 à 4 km de long pour séparer le quartier européen des quartiers "indigènes".

Les quartiers populaires, très nombreux, se sont développés petit à petit. Les plus anciens lotissements sont *dyâr al-bīḍ* "maisons blanches" (construites par la Miferma) et *dyâr al-ḥomr* "maisons rouges" (construites par la SNIM), ainsi que *al-ḥedīde 1* et *al-ḥedīde 2*, de part et d'autre de la route goudronnée et au contact des lotissements plus anciens de la Miferma.

Ensuite vient toute une série d'appellations étranges qui fait référence aux noms, aux fonctions ou à la nationalité des sociétés :

- qui occupaient précédemment les lieux : *site bōlīs* ("cité de la police" qui fut d'abord le bâtiment du Commissariat avant d'être transformé en logements pour les policiers), *dumêz* (Société "Dumez"), *sofra*, *dragâz* (dérivé de "société de dragage"), *zakinelli*...

- ou qui ont construit les lotissements : *kōryā* (pour "Corée"), *eḏebt aš-šwābîn* (litt.

“EGB (Entreprise Générale du Bâtiment) des vieux”, c’est-à-dire des premiers modestes employés à bénéficier d’un logement) et *ežebe 2*...

Dans les années 80, les nouveaux quartiers s’appellent *keyheydi* (“Kaédi”) — quartier de Négro-africains —, *ḥayy ivrīqiyye* (“quartier d’Afrique”) — quartier des Haratin (comme à Atar) — ou *ḥayy owlād nâṣar* (“quartier des owlād Nacer”, du nom d’une tribu). Sous l’influence conciliante du gouverneur El Hadrami O. Mamma, la distribution aléatoire des terrains à bâtir connut d’importants aménagements, à la grande satisfaction des habitants des bidonvilles qui souhaitaient que leur déménagement permette les regroupements par origine ethnique, sociale ou tribale.

Quant aux lotissements les plus récents, leurs noms racontent une histoire à eux tout seuls. Ainsi *xətt̩ ən-nâzi* (litt. “le trait de Naji”) fait-il référence à un policier du nom de Naji, qui traça du pied la délimitation de la zone de lotissement. Quant à *lə-mbekkar 1* et *lə-mbekkar 2*, ce sont des abréviations de *lə-mbekkar mā ṣalle* qui signifie en dialecte “(qui) se lève trop tôt pour pouvoir prier” et correspond, pour ceux qui habitent là, à une expression de mécontentement.

La capitale

Nouakchott (*Nwākšôṭ*), comme Nouadhibou, est un terme d’origine berbère qui, selon Mokhtar Ould Hamidoun, signifie “lieu où l’on trouve l’*akchuz*, c’est-à-dire la couche aquifère d’un puits si elle contient des coquilles”. Bien que le terme de “nouakchottien” soit devenu une référence pour les géologues — et donc, en ce sens, une notion objective —, on peut s’étonner du choix de ce nom pour désigner la capitale du nouvel État (née de presque rien) alors que celui-ci, à aucun moment, ne lèvera le drapeau de la berbérité !

Lorsque Copolani visite le site de Nouakchott en 1903, en effet, il n’observe aucun habitat fixe en ce lieu. Le 27 décembre, le capitaine Frèrejean et 45 “tirailleurs sénégalais” commencent la construction d’un fort. Abandonné en 1908 pour Méderdra, le fort ne sera reconstruit qu’en 1929 et ses restes, remaniés, servent encore de prison.

Lors de la crue de 1950, qui ne laissa debout que le fort, le recensement ne dénombre encore que 500 résidents mais, après 1957 — date à laquelle Nouakchott est retenu comme site de la future capitale —, l’agglomération connaît un développement saisissant, décuplant notamment le nombre de ses habitants entre 1962 et 1972 (passant de 5 807 à 55 000) et entre 1972 et 1988. Cela explique qu’en 1975 plus de la moitié de la population réside dans des logements traditionnels ou provisoires — case, hutte, tente ou baraque.

Le nouveau ksar (de *kṣar/gṣar* “bourg” en arabe saharien) est reconstruit un peu plus au nord du fortin, sur un plan qui reproduit fidèlement le précédent (chaque propriétaire gardant les mêmes voisins, dans les mêmes dispositions). J.-R. Pitte s’étonne de ce fait¹⁴ — de surcroît chez des nomades ! —, mais on peut peut-être le rapprocher de l’espace codifié du campement émiral décrit par Paul Dubié : de toute façon, dans un campement, c’est toujours une forme de privilège d’être “au vent” de son voisin !

Le principe du plan typiquement colonial, qui est adopté pour la reconstruction du ksar — pas d’enceinte mais “résidence, bureaux, case du gouverneur, garages formeront ainsi “un tout” assez isolé du reste du village” (projet du Résident, cf. Pitte, 1977, p. 36) —, se retrouve pour la partie nouvelle de Nouakchott, appelée Capitale (*kapitâl/kabbîtâl*), constituée autour du

14 Sur toute l’histoire de la fondation et des vingt premières années de Nouakchott, cf. J.-R. PITTE, 1977.

centre administratif. Les quartiers populaires (désignés là encore par le terme plutôt colonial de *médina*) s'étendent au sud de la grande avenue qui va de la mosquée à l'hôpital, les deux bâtiments publics les plus éloignés l'un de l'autre. Le marché est situé dans cette partie de la ville, où les terrains à lotir sont de beaucoup plus petites dimensions que ceux des îlots résidentiels.

La ville est en effet, dès les années 60, divisée en îlots désignés par des lettres. Dans les quartiers de villas, les îlots seront ainsi appelés par une simple lettre : *îlot K* (près de l'hôpital), *îlot V* (vers la Banque Centrale), *îlot M* (vers l'Ambassade de France), *îlot A* (fin 70 — beaucoup plus tard donc, contrairement à ce que l'on pourrait croire d'après l'ordre alphabétique —, quand l'extension de la capitale s'est faite au nord de la route qui ceinturerait les beaux quartiers). Dans les autres quartiers, les îlots s'appellent *médina R* (entre le périmètre maraîcher et la mosquée dite "marocaine") ou *médina G*. Il n'y eut là aucun effort d'adaptation aux réalités locales, et notamment aux alphabets nationaux, mais il est clair qu'à l'époque le français avait un rôle prépondérant dans la vie publique.

La seule manifestation politique claire fut l'attribution de noms de rue. Dans les quartiers administratifs et résidentiels, à l'exception de l'"avenue de l'Indépendance", toutes les appellations font référence à des noms de personnes, présidents ou hommes politiques contemporains pour la plupart (Gamel Abdel Nasser, Kennedy, De Gaulle, Bourguiba, Gandhi, Lumumba...), figure emblématique de l'histoire almoravide dans un cas (Abou Bakr). Dans les quartiers populaires, en revanche, tous ceux qui ont donné leur nom à une rue (il n'y a pas d'avenue dans cette partie de la ville !) appartiennent à l'histoire de la Mauritanie ou de la sous-région : Nasser Eddine, Hennoune O. Bouceif, Bakar O. Soueid Ahmed, Ahmed O. Mahmed, Bakary Makha, Samori Touré. Malgré le choix sans doute mûrement pesé qui reflète le double ancrage idéologique du nouveau pouvoir de l'époque — et pour des raisons qui n'ont certainement rien à voir avec ce choix (et tout à voir avec le système traditionnel de repérage dans l'espace¹⁵) —, les noms des rues ne sont pas rentrés dans l'usage, à quelques rares exceptions près comme celle de l'"avenue Gamel Abdel Nasser" qui a réussi à supplanter l'ancienne appellation de "avenue de la dune". Le prestige du nom a pu y faire quelque chose, mais sans doute moins que la nécessité de disposer d'un nom pour le plus grand axe de la ville.

Hormis ces noms de rue, le pouvoir civil de Mokhtar Ould Daddah s'est gardé de procéder à de véritables baptêmes et a même assez systématiquement préconisé des appellations qui se voulaient aussi neutres que les lettres de l'alphabet. C'est ainsi que les arrondissements de Nouakchott, tout comme les régions¹⁶, ont été simplement numérotés et que l'on parlait de *premier*, de *cinquième*, de *sixième* (ou — notamment lorsque l'usage de l'arabe standard a progressé — de *muqāṭasa l-ewwle*,... *l-xamse*,... *s-sitte*). C'est seulement en 1982-83 que, sous l'impulsion du Président Heydallah, les nouveaux quartiers ont reçu officiellement un nom. Pour cinq d'entre eux, il s'agit d'une simple reprise d'appellations populaires. 1^{er} : *Teyârât* (Teyaret), c'est-à-dire "vallée entre deux dunes"¹⁷ ; 2^{ème} : *lā-Kṣar* (le Ksar) ; 3^{ème} : *Tevrağ zeyna* (Teyvrağ Zeyna) "elle finit belle", qui reprend le titre d'un célèbre poème de Seddoum

15 Sur ce système, cf. A.-M. FRÉROT, 1996.

16 Les noms des régions qui étaient primitivement en usage — et qui ont, depuis, été remis en service — avaient le défaut, aux yeux des autorités, de perpétuer le souvenir des émirats et, plus généralement, de donner corps au régionalisme.

17 C'est également le nom d'une grande palmeraie d'Atar, et on sait que le 1^{er} arrondissement, situé sur la route d'Atar, accueille en priorité les migrants en provenance de cette région.

O. Ndjartou¹⁸ ; 4^{ème} : *Tūžūnīn* (Toujounine), du nom berbère d'un lieu-dit ancien ; 5^{ème} : *Sebxa* (Sebkha), “bas-fond argileux” (en *ḥassāniyya*). Seul le 6^{ème} (*al-Minā*, “le port” en arabe médian) est réellement baptisé par les autorités qui voient là l'occasion d'évoquer la grande réalisation du régime, le port en eaux profondes, justement situé à l'extrémité de cet arrondissement.

Parmi les appellations officielles qui seront consacrées par la suite — l'agglomération de Nouakchott ne cessant de s'étendre — dominant les noms formulés en arabe médian et les références au monde arabe : *Tell al-Zaʿtar* (nom d'un grand camp palestinien de Beyrouth, détruit pendant la guerre civile du Liban), *ʿAravāt* (nom du chef de l'OLP ou nom d'une colline, sur le parcours des pèlerins vers la Mecque), *Dubāy*, *Ryād*, *Hayy Baḡdād* (“le quartier de Baghdad”), *Umm al-qurāʿ* (“la mère des cités”), *Dār al-barke* (“la maison de la bénédiction”), *Dār as-salāme* (“la maison de la paix”), *l-Medīne l-munewwara* (“la ville fleurie”). Comme l'a écrit Abdel Wedoud O. Cheikh à propos des villages et des terres de la vallée, lors des événements de 1989 qui ont exacerbé le sentiment identitaire (1995, p. 34) : “Le courant arabe est charrié par les prises de terre” et l'arabisation des toponymes en est un signe très net.

Les appellations populaires sont, elles, souvent dénotatives. Elles appartiennent dans leur grande majorité au dialecte arabe *ḥassāniyya*, mais à une version “citadine” de ce dialecte,

- qui a, d'une part, créé de nouveaux mots comme *keḥḥe* “bidonville” (du verbe *keḥḥ* “jeter” et *keḥḥe* “fait de jeter (une fois) ; dépotoir”) et *gazra* “squatt, occupation foncière illégale” (d'où la *Keḥḥat Mendès* “le bidonville de la Mendès” dans le 5^{ème} — du nom d'une entreprise brésilienne de travaux publics —, et la *mgayzīra* “la petite squattée” dans le 1er)

- et qui a, d'autre part, fait au français les emprunts qu'il jugeait nécessaire comme *pīkāt* (pour PK, “borne kilométrique” — important repère dans des arrondissements comme Arafat), *Karaffūr* (“carrefour”, qui désigne spécifiquement le rond-point où se séparent les routes de Rosso et de Boutilimit) et *Baṭwār* (du français “abattoir”, le nom ayant survécu après l'arrêt de l'activité).

Enfin, toujours parmi les appellations officieuses, on trouve des dénominations pleines d'humour qui sont des dénonciations à peine voilées des spéculateurs immobiliers (ainsi la *Bande d'Aouzou*, terrain en principe non constructible, mais objet de convoitise des militaires au pouvoir, fait référence au conflit armé entre la Libye et le Tchad) et des profiteurs de tout poil (cf. *Las Palmas*, quartier des nouveaux riches habitués des casinos ou la *Sebkha des O. Nacer*, où la distribution des lots privilégia, dit-on, la tribu du “distributeur”).

C'est en *ḥassāniyya*, langue populaire par excellence, que l'arme de l'ironie semble fonctionner le mieux. La dérision vise les autorités administratives (cf. le bidonville installé devant les bureaux de la préfecture, qui s'appelle *Kežž al-ḥākam* “à la barbe du préfet”, et le rond-point du ksar, inauguré par le maire de Nouakchott en 1987-88, qui porte métaphoriquement le nom de *Ṣageāt wəll əm-Māh* “la calvitie de wəll əm-Māh”). Mais elle met également en scène les administrés eux-mêmes (tels ceux qui ont reçu en lotissement des terres salées, dans le 6^{ème}, et ont appelé leur quartier : *Mellaḥ mən ḥeyt-ak* “Sale [avec le sel] de ton mur !”).

¹⁸ Mais appellation sans doute plus ironique que laudative, à l'origine, car attribuée en 1972-73 à la limite nord de la ville, qui se terminait alors sur des bidon-tentes, non sur un beau quartier !

Il y a donc à la fois une évolution dans les toponymes et une grande diversité, qui tient notamment au processus d'élaboration et de fixation des noms. Il est clair, même si ce n'est pas le seul facteur explicatif, que la qualité et le statut du "nominant" influe sur le choix du toponyme (sur son sens comme sur sa forme). L'importance de l'arabe (arabe médian et arabe dialectal) ressort nettement pour la période la plus récente. Elle tend à recouvrir, à Nouakchott en particulier, une strate plus ancienne où le français était relativement présent. D'une façon plus générale, l'arabe prend le pas sur toutes les autres langues, le berbère bien sûr, mais aussi, semble-t-il, les langues négro-africaines.

BIBLIOGRAPHIE

- CALVET L.-J., 1994 : *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*. Payot, Paris, 309 p.
- DUBIÉ P., 1953 : La vie matérielle des Maures. Mélanges ethnologiques. *Mémoires de l'IFAN*, n° 23, pp. 111-252.
- FRÉROT A.-M., 1996 : Finesse et géométrie. De l'orientation chez les Maures. *Géographie et cultures*, n° 18, pp. 31-52.
- OULD CHEIKH A. W., 1995 : La Mauritanie : un pays qui descend ? *Littérature mauritanienne*, n° 120-1, Notre Librairie, pp. 22-35.
- OULD CHEIKH A. W. et LAMARCHE B., 1996 : *Deux villes anciennes de Mauritanie : Ouadane et Chinguetti*. Délégation de la Commission des Communautés Européennes, Nouakchott et Bruxelles (inédit).
- PITTE J.-R., 1977 : *Nouakchott, capitale de la Mauritanie*. Publications du Département de Géographie de l'Université de Paris-Sorbonne, n° 5, Paris, 198 p.
- TAINÉ-CHEIKH C., 1989-91 : *Dictionnaire Hassāniyya-Français*. 6 volumes parus (de hamza à ṣād), Librairie Paul Geuthner, Paris, 1267 p.
- TOUPET C. et PITTE J.-R., 1977 : *La Mauritanie*. Collection *Que sais-je ?* PUF, 127 p.